

LITTERATURE

QUI DONNE AUX PAUVRES PRÊTE A DIEU

Un jour, le mendiant Whady méditait et priait à l'entrée du joli village de Koudjerai dont toutes les maisons ont été bâties avec des débris de palais.

A demi couché sous un grand arbre de teck, dont les branches touffues l'abritaient contre les rayons du soleil, il roulait entre ses doigts un collier de grosses boules d'onyx, qui faisait sept ou huit fois le tour de son corps.

Il était nu, couvert d'ulcères ; les cheveux que le fer n'avaient jamais approchés tombaient épars sur ses épaules aux chairs crevassées ; une barbe inculte, souillée de baves, cachait sa poitrine, et quand il joignait ses mains, il devait croiser ses doigts pour ne pas enfoncer dans la peau ses ongles, longs et acérés comme des griffes de tigre.

Ce monstre noir, velu, repoussant, exhalait une odeur infecte.

Cependant, il passait pour un des élus de la Trimourti, aux yeux de ses correligionnaires, et le riche de Chutierpore eut volontiers donné la moitié de ses diamants pour l'avoir toujours à ses côtés.

Whady plongé dans ses réflexions, n'entendit pas le bruit de pas d'un cheval qui sonnait sur la route, dallée de larges pierres. Ce ne fut que lorsque le cavalier interposa son ombre entre lui et le soleil qu'il s'en aperçut.

Il souleva indolemment les paupières et vit devant lui un jeune homme tout vêtu de blanc, à l'anglaise, et qui laissait tomber un regard de mépris sur lui, du haut de son magnifique cheval musulman, harnaché, brodé d'or.

Whady reconnut sans peine un voyageur courant le pays à la suite d'une caravane, et s'imaginant de découvrir un empire qui touchait à la décadence, depuis longtemps, avant l'ère chrétienne.

Il détestait fort les ennemis de sa race. Néanmoins il salua l'étranger et lui souhaita la bienvenue, en lui disant :

Sahib, en quoi peut te servir ton malheureux serviteur, qui n'est pas digne de baiser la poussière de tes souliers ?

Le touriste se redressa avec un orgueilleux contentement de soi.

En effet, répondit-il du bout des lèvres, tu es plus misérable qu'un chien, vil fakir. Je cherche mes compagnons, ne les as-tu point vus ?

Je n'ai vu que l'ombre et n'ai entendu que le silence, ô soleil d'Europe, et j'implore néanmoins ta charité :

Ne saurais-tu travailler au lieu de t'abrutir dans la fainéantise, fakir ? j'ai de l'or plein mes poches, vois.

Il lui montra, en effet, une poignée de pièces brillantes, sur lesquelles le mendiant jeta un regard dédaigneux.

Mais je ne te donnerais pas une roupie, idole ; tu en userais pour t'enivrer peut-être, et j'appartiens à la « Royal Society of temperance » de Londres.

Tu es chrétien ? demanda l'indien, dans les yeux duquel brilla un éclair de haine.

Oui, chien.

Tu as tort de ne pas me faire l'aumône chrétienne. Ton Dieu t'enseigne la charité, et je sais que ce qui sera donné au pauvre mendiant sera rendu au centuple à qui l'aura donné. Va ! et que Bowhanie t'épargne !

L'homme aux habits blancs, leva sa cravache sur Whady qui parlait avec trop de hardiesse, mais il se ravisa, n'osant le frapper ; il piqua des deux et s'éloigna.

Le mendiant resté seul, baissa la tête et pleura : depuis plusieurs jours, il n'avait mangé que de l'herbe, il avait faim et il souffrait.

Un peu plus tard, il vit venir à lui un homme jeune encore, vêtu avec simplicité et qui marchait lentement aux côtés d'un vieillard sur les membres amaigris duquel flottait une robe noire.

Ces deux étrangers s'arrêtèrent devant le mendiant qui, faisant trêve à sa tristesse, leur sourit, et les salua.

Bonjour, mon frère, lui dit le plus jeune, que Dieu t'assiste !

Le plus âgé eut des larmes aux yeux, en voyant quelle détresse se peignait sur les traits de l'infortuné.

— Mon frère, lui dit-il à son tour, tu souffres, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le fakir, j'ai faim,

Anssitôt, ils lui présentèrent, l'un quelques fruits et du pain, l'autre, un flacon de liqueur cordiale qu'il mélangea avec de l'eau puisée au lac.

Le mendiant mangea et but en silence !

Quand il eut achevé :

Les plaies que j'ai sur le corps me causent d'atroces douleurs, dit-il.

Les deux étrangers se regardèrent. Puis ils prirent les voiles blancs de leurs chapeaux et les trempèrent dans l'eau ; ils s'en servirent d'abord pour laver le mendiant comme ils eussent lavé un enfant à la mamelle ; ensuite, ils pansèrent ses plaies, nettoyèrent sa barbe et ses cheveux ; enfin le vieillard, se dépouillant de sa robe légère, la donna à Whady en lui disant :

Couvre ta nudité, mon frère : voici un peu d'argent, tu auras un gîte à la ville prochaine.

Qui êtes-vous ? demanda Whady très ému.

Le vieillard répondit en souriant :

Je suis un prêtre chrétien, et mon jeune ami est un chrétien d'Europe.

Etes-vous riches ? demanda encore Whady.

Oui, répondit le prêtre. Je possède la vérité. Mais qu'as-tu des biens de ce monde ?

Rien...

Et toi, jeune homme ?

Rien : mon père et mes sœurs sont dans la misère, à trois mille lieues d'ici, je les ai quittés pour gagner leur pain et le mien.

Pourquoi donc m'avez-vous secouru ?

Parce que tu es notre frère.

Mais je ne suis pas chrétien ?

Qu'importe ! Jésus est mort sur la croix pour toi comme pour moi, et avant de mourir, il a légué au monde son évangile qui a pour base ce précepte : « Aimez vous les uns les autres ! »

Donc, reprit le fakir, vous m'aimez ?